La mémoire du goulag roumain dans les écrits de Lena Constante

Elena-Brânduşa STEICIUC
Université « Ştefan cel Mare » de Suceava
selenabrandusa@yahoo.com

Abstract: One of the most interesting painters of the early forties in Romania, Lena Constante (1909-2005) is the author of the novel *L'évasion silencieuse (The Silent Escape)* written in French and published in the Western world. In this writing she makes extensive use of her fabulous memory, in order to tell the whole world about her gulag experience in Romania, during the first years of the communist regime, when lots of Romanian intellectuals were sentenced to death or to many years in prison simply for not agreeing to the new political order and leaders. In her book, Lena Constante tells how she was framed, simply for being close to Lucreţiu Pătrăşcanu's wife (a political figure who was going to be killed as well) and she narrates her long years in prison, as a witness to many atrocious crimes committed by the dictatorial leaders of that time.
Keywords: *Lena Constante, Francophone literature, memory, gulag, dictatorial regime.*

Peintre et scénographe de grand talent, membre du groupe d'artistes et intellectuels qui gravitait autour de Lucreţiu Pătrăşcanu[1], Lena Constante (1909-2005) a connu les atrocités de la prison politique dans la Roumanie totalitaire, pour avoir refusé de signer des aveux extorqués contre ce membre du gouvernement, devenu *persona non grata* au début des années 50. Par son témoignage – le volume *L'évasion silencieuse* (écrit en français et publié en Occident) –, Lena Constante a contribué à transmettre sa part de vérité sur la souffrance imposée aux nombreux autres *zek*[2], dont le goulag roumain avait brisé la volonté et la vie. La mémoire restera un axe fondamental de tout écrit qui, comme *L'évasion silencieuse,* préserve le souvenir d'une libération par la pensée et la création.

L'univers concentrationnaire n'est pas une invention du XX^{ème} siècle. La prison, la déportation, l'exil, le camp de travaux forcés ont été des pratiques fréquentes par lesquelles tout régime dictatorial s'est débarrassé des opposants ou des indésirables, à un moment ou l'autre de l'histoire. Mais le XX^{ème} siècle a connu deux des formes les plus atroces d'atteinte

[1] Né en 1900 à Bacău, il fut une des figures les plus réformistes et indépendantes idéologiquement du mouvement communiste roumain. Après des études de droit, il devint docteur en sciences économiques de l'Université de Leipzig. En 1921 il fut un des membres fondateurs du Parti Communiste Roumain et après la seconde guerre mondiale il fit partie des premiers gouvernements. Marginalisé, puis arrêté en 1949 pour « nationalisme bourgeois », il fut condamné à mort en avril 1954, à la suite d'un procès exceptionnellement long. En 1968 il fut réhabilité.
[2] Terme désignant toute personne internée dans le goulag.

BDD-A28552 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:06 UTC)

aux droits de l'homme – le nazisme et le communisme stalinien – qui ont eu comme épiphénomènes des formes exacerbées de violence et d'exclusion à l'égard de l'être humain.

Le goulag soviétique a été instauré immédiatement après la révolution d'octobre 1917 et a continué dans sa variante « pure et dure » jusqu'après la mort de Staline, prenant des formes plus subtiles après 1956. Le mot même, *goulag* - diffusé par les écrits d'Alexandre Soljenitsyne, la plus célèbre des victimes du régime - appartient à la terminologie de l'époque, définissant par un acronyme (*Direction principale des camps de travail,* en russe) le système des prisons et des camps répandus sur tout le territoire de l'Union Soviétique. Avec le temps, il est devenu un « terme-effigie » [Cesereanu, 2005 : 9], dont le contenu « s'est amplifié par rapport à l'acception d'origine » [Cesereanu, 2005 : 9], comme l'affirme Ruxandra Cesereanu dans son ample synthèse, *Le goulag dans la conscience roumaine* (*Gulagul în conştiinţa românească: Memorialistica şi literatura închisorilor şi lagărelor comuniste. Eseu de mentalitate*) [Cesereanu, 2005], fruit d'une longue recherche entreprise en Roumanie sur l'univers concentrationnaire.

Dans les pays satellites de Moscou, le pouvoir mis en place par l'Armée rouge après la seconde guerre mondiale a « importé » les pratiques du *big brother*, afin d'éliminer toute tentative d'opposition au nouveau régime. En Roumanie, entre 1945 et 1964, un million de personnes ont connu – sous les formes les plus dures –, la répression communiste, pour des raisons tenant à leur appartenance sociale (des intellectuels, des bourgeois, des aristocrates), à leur activité politique, à leur credo, parfois même à leur appartenance ethnique. Longtemps occultés par le discours officiel des années de l'« utopie totalitaire et [du] nationalisme insulaire » [Durandin, 1990 : 85-96], selon Catherine Durandin, ces cas font l'objet d'une abondante littérature de témoignage publiée en Roumanie après 1989, vers laquelle l'opinion publique et les historiens se sont tournés avec intérêt. Des noms comme Paul Goma, Ion Ioanid, Elisabeta Rizea, Marcel Petrisor peuvent figurer, par le témoignage poignant qu'ils apportent, à côté de ceux – plus connus –, de Soljenitsyne, de Nadejda Mandelstam, de Varlam Shalamov ou Vassili Grossmann. Dans l'étude citée, Ruxandra Cesereanu établit une classification de ces écrits, en fonction du « degré de transfiguration » que l'œuvre littéraire impose à la réalité. Elle détecte donc trois degrés dans la description de l'univers concentrationnaire, à savoir : 1) l'écriture « non-fictionnelle » (monographies de la détention, souvenirs et « journaux » de prison) ; 2) l'écriture réaliste, ayant comme principe la vraisemblance (des romans dont le point de départ est l'expérience concentrationnaire de l'auteur) ; 3) l'écriture allégorique, les « antiutopies » [Cesereanu, 2005 : 10].

Parmi ceux qui ont survécu à l'expérience de la prison et de la torture communistes, pour témoigner, le nom de Lena Constante s'impose, non seulement par sa force de résister jusqu'au bout à l'enfer carcéral, mais aussi par le souci de mémoriser et raconter cette expérience dans des textes rédigés et diffusés en français, qui ont fait connaître au monde entier la véritable situation du « paradis socialiste » roumain.

Le contexte dans lequel Lena Constante a passé en prison douze ans de sa vie, pour une faute inventée, est la décennie 1950-1960, celle du « stalinisme déchaînée », selon Vladimir Tismăneanu [Tismăneanu, 2005 : 145]. Gheorghe Gheorghiu-Dej, secrétaire du parti unique, tente de consolider sa position, avant et après la mort de Staline, en éliminant ses divers rivaux, parmi lesquels le réformiste Lucreţiu Pătrăşcanu. Cet intellectuel visionnaire arrêté en 1949 sera condamné à mort en 1954 pour une prétendue « collaboration » avec les « impérialistes ».

Autour de Pătrăşcanu gravitait un groupe d'artistes, dont Lena Constante (amie de Lena Pătrăşcanu) et Harry Brauner, folkloriste et compositeur. Le procès politique dans lequel tout le groupe d'artistes sera impliqué n'est qu'une toile d'araignée dans laquelle, selon un plan conçu d'avance, les enquêteurs obligent les accusés à jouer certains rôles afin de

BDD-A28552 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:06 UTC)

prouver la « conspiration » dont Pătrăşcanu aurait été le « cerveau ». Extorqués par la torture, le chantage ou les fausses promesses, les aveux des divers membres du groupe se retourneront contre eux aussi, leur apportant à la fin du procès de longues années de prison.

Lena Constante est la plus fragile du groupe, une femme encore jeune au moment de l'arrestation et qui ne sait pas qu'un long calvaire l'attendra pendant « trois mille jours » de sa vie. *L'Evasion silencieuse,* témoignage de ces années de supplice relate d'une manière chronologique et presque linéaire l'enfer de la solitude, de la faim et de la torture auquel cette artiste a été livrée de 1950 à 1962. Le texte de ce témoignage très précis (il est publié d'ailleurs dans la collection « documents » de La découverte, éditeur parisien) est divisé en trois parties, dont la première narre la période janvier 1950-avril 1954 et les quatre prisons entre les murs desquelles de faux aveux furent extorqués à Lena Constante, pour la mascarade qui se préparait. La deuxième partie, intitulée *Antécédents* (avril-octobre 1948) est un retour en arrière, par lequel la narratrice tente de deviner par quel mécanisme absurde sa vie est tombée dans ce piège ; c'est l'époque de sa première arrestation, de six mois, lorsque le « rôle » fatal ne lui avait pas encore été assigné. La période d'après le procès est prise en charge par le troisième partie : Lena Constante, condamnée à douze ans de prison pour « espionnage » doit purger le reste de sa peine dans deux pénitenciers, à Dumbrăveni et à Miercurea-Ciuc.

À ces grandes articulations s'ajoute une postface, contenant des renseignements sur la rédaction de ces mémoires à Paris, après 1977, sur le contexte politique en Roumanie après la seconde guerre mondiale et sur la vie du couple Lena Constante - Harry Brauner jusqu'à la mort de celui-ci 1988.

On trouve dans le poignant témoignage de l'ancienne détenue des thèmes présents dans tous les écrits sur le goulag : l'arrestation ; la vie carcérale et les techniques de survie ; le difficile rapport des détenus avec les enquêteurs, les tortionnaires et les gardiens ; les rares moments d'espoir, alternant avec le moral au plus bas ; la conviction de la nécessité de témoigner, pour faire connaître au monde sa souffrance et pour guérir.

L'enjeu du procès dans lequel on avait impliqué cette intellectuelle apolitique était immense et cela lui valut un statut à part : elle est « la seule femme du pays ayant enduré huit ans et demie de totale réclusion » [Constante, 1990 : 113], car la solitude carcérale brise les nerfs du condamné tout comme la torture physique lui brise les os et la peau. Le calvaire que Lena Constante a dû subir a pris, malheureusement, toutes ces formes. On ne lui a rien épargné, ni le froid, ni la faim, ni l'enfermement dans des cachots souterrains sans lumière, ni les coups, ni les menaces, ni les humiliations de toutes sortes. D'ailleurs, le règlement de toute prison politique, fixé au mur, était à lui seul une insupportable torture :

> « (…) Il était défendu, sous menace de punition, de rester au lit après 5 heures du matin.
> Il était défendu, sous menace de punition, de ne pas être étendu sur le lit après 10 heures du soir.
> Il était défendu de s'asseoir sur le lit entre 5 heures du matin et 10 heures du soir.
> Il était défendu, une fois couché, de garder les mains sous la couverture.
> Si, en dormant, saisie par le froid, je me couvrais les bras, les mains, un coup sur la porte me réveillait en sursaut.
> Il était défendu de dormir le jour.
> Il était défendu de pleurer.
> Il était défendu de crier.
> Il était défendu de rire.
> Il était défendu de chanter. Sous menace de punition. » [Constante, 1990 : 47]

BDD-A28552 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:06 UTC)

Les enquêteurs, formés à l'école de Moscou, sont impitoyables. Pour soutirer à cette femme de plus en plus squelettique des aveux conformes à leur plan, ils ne s'embarrassent pas de scrupules : on la bat avec une ceinture de cuir sur la plante du pied, on l'affame, on la laisse sans lunettes, sans la possibilité de se laver (deux ou trois minutes de douche par semaine seulement !), on la prive de sommeil et on s'amuse à lui arracher les derniers restes de féminité – les cheveux :

> « L'enquêteur s'amuse à tirailler ma mèche. À petits coups, puis le mouvement s'accélère. Cela commence à faire un peu mal. Oui ou non ? Non. Alors, brusquement, je m'entends hurler. La douleur a été violente et inattendue. Je ne peux vraiment pas croire qu'il est en train de m'arracher les cheveux. Pourtant, la mèche gît maintenant dans la corbeille à papier. Oui ou non ? Non ? Il recommence. Je serre de mes deux mains crispées le bord de la table. Douleur et cri. Encore une mèche. Une autre encore. Je pleure. Plutôt de honte que de douleur. Pour moi. Pour lui. Pour nous tous. Ma tête brimbale. Peut-être m'arrache-t-il aussi la peau du crâne, avec les racines. » [Constante, 1990 : 113]

Les stratagèmes de survie de cette frêle femme face au système du goulag tiennent du miracle, de l'indicible. Si son « évasion » est « silencieuse », c'est parce que Lena Constante, scénographe inspirée avant l'emprisonnement, décide de passer les moments entre deux interrogatoires en travaillant, le plus souvent dans sa tête. Elle compose des pièces pour enfants, elle traduit des poèmes – qu'elle retiendra grâce à une mémoire exceptionnelle –, elle produit toutes sortes d'objets avec des matières à portée de main (du savon, des brindilles prises dans le balai) ou, quand on lui donne papier et crayons, elle dessine des illustrations pour les contes inventés. Souvent, elle s'évade aussi par le rêve, et toute cette intense activité onirique a un rôle compensatoire, proportionnel aux manques auxquels le sujet se confrontait :

> « La faim me torturait jour et nuit. Seul le rêve réussissait à me donner l'illusion de satiété. Après le rêve du retour, le rêve de la nourriture est le deuxième type de rêve cellulaire. Je me rêvais surtout mangeant des gâteaux. Le sucre dont j'étais privée totalement, ma bouche en gardait la douceur au réveil. » [Constante, 1990 : 48]

Un autre rempart contre l'horreur du goulag est la solidarité, mais pour un détenu gardé pendant de longues années en réclusion complète, il est difficile d'en tirer le moindre profit. Et pourtant, Lena Constante a connu ce baume, surtout pendant les dernières années de pénitencier, lorsqu'elle apprend le système de communication fonctionnant dans toute prison : les coups dans les murs. Les « conversations » avec des femmes qui partagent son sort et dont tout aurait pu la séparer avant cette expérience (il y a parmi elles quelques anciennes membres de Garda de Fier) font renaître l'espoir dans son cœur, de même que divers signes d'amitié, transmis par des ruses inimaginables, au nez et à la barbe des gardiens.

L'écriture réaliste, non-fictionnelle (pour nous en tenir à la classification de Ruxandra Cesereanu) tenant de la technique de l'enregistrement précis des détails, atteint son but, qui est non seulement celui de transmettre sa part de vérité, mais de dresser un véritable rapport sur les horreurs dont Lena Constante a été la victime.

Si le témoignage et la mémoire sont des valeurs cruciales de la survie, Lena Constante a contribué par ses textes à assurer non seulement la sienne, mais aussi celle de nombreux autres *zek* dont le goulag avait brisé la volonté, la vie, le souvenir. *L'évasion silencieuse* fait partie d'un patrimoine à part, un *patrimoine de la douleur*, pardonnée peut-être, mais jamais oubliée. Par leur témoignage, ces « voix » qui appartiennent en égale mesure à la

BDD-A28552 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:06 UTC)

Francophonie et à la culture roumaine s'engagent dans un dialogue – à travers les années et les espaces – avec tous ceux qui ont eu le courage de rester dignes en prison et de briser le silence, après.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

Constante, Lena, 1990. *L'évasion silencieuse,* Paris, La Découverte.

Références critiques :

Cesereanu, Ruxandra, 2005. *Gulagul în conştiinţa românească, Memorialistica şi literatura închisorilor şi lagărelor comuniste. Eseu de mentalitate.* Ediţia a II-a, revăzută şi adăugită*,* Iaşi, Polirom.

Durandin, Catherine, 1990. « Le système Ceauşescu. Utopie totalitaire et nationalisme insulaire », en *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, No. 25 (janvier - mars), pp. 85-96.

Tismăneanu, Vladimir, 2005. *Stalinism pentru eternitate. O istorie politică a comunismului românesc,* Iaşi, Polirom.

BDD-A28552 © 2018 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:35:06 UTC)